

Les Coréens, Les Chinois, Les Japonais, Les Siamois

– par Eça de Queirós

Ana Luisa Vilela

En Europe, ce qu'on connaît le mieux, à partir des estampes, c'est la figure de ses habitants, des hommes minces et graves, aux longues moustaches pendantes, qui portent le plus extraordinaire chapeau de jamais, le formidable chapeau coréen, très haut, très pointu, et aux bords si vastes qu'un patriarche peut abriter toute sa descendance, ses meubles et son bétail en-dessous.¹

Ceci est un passage de l'écrivain portugais Eça de Queirós (527), où il fait la caricature d'une caricature : celle du peuple Coréen, tel que le voit l'opinion publique européenne à la Belle Époque. De la culture coréenne, Eça mentionne la philosophie inspirée de Confucius, « un tout mélangé à des superstitions et à de la magie », la gastronomie (le « bouillon de riz », le thé étant « un luxe de la famille royale »), l'esclavage, les arts (surtout la musique qui, comme dans la Grèce de Périclès, ferait partie de l'enseignement primaire) et l'impitoyable hostilité envers l'Occident (« Quand l'Europe lui envoie des missionnaires, la Corée tue les missionnaires », Queirós 527-28).

Avant qu'on se précipite à considérer l'auteur comme un ignorant plein de préjugés et un reproducteur de clichés, il faut souligner un petit détail : il ne parle jamais en son nom, mais au nom de l'opinion commune européenne, dont il *cite* une image vraiment iconique, reçue et répandue par les « estampes » des albums. En somme, il fait la caricature d'un cliché. C'est-à-dire : il parle de la Corée – pour parler, en fin de compte, de l'Europe qui la méconnaît et qui a voulu jadis la christianiser. Et on verra d'ailleurs que l'hostilité envers toute sorte de colonisation est considérée, par Eça, une attitude assez compréhensible.

¹ Toutes les traductions en français des extraits d'Eça de Queirós et Octavio Paz, ici transcrits, sont de ma responsabilité.

Né en 1845 et mort en 1900, José Maria Eça de Queirós est le plus talentueux romancier portugais du XIX^e siècle. Ayant été l'introducteur du réalisme littéraire au Portugal, il n'a jamais perdu son côté imaginaire et fantaisiste, associé à une puissante capacité d'observation sarcastique et iconique. Tout cet ensemble était chez lui servi par un style impeccable et une prodigieuse verve ironique. Ses romans majeurs – *O Crime do Padre Amaro*, *O Primo Basílio*, *O Mandarin*, *A Relíquia*, *Os Maias*, *A Correspondência de Fradique Mendes*, *A Ilustre Casa de Ramires* et *A Cidade e as Serras* – sont peut-être les ouvrages les plus lus et certainement les plus aimés au Portugal et au Brésil. Eça de Queirós a été consul du Portugal à La Havane, à Newcastle, à Bristol et, finalement, à Paris où il est mort. Il a aussi été, depuis le début de sa carrière littéraire, en 1867, jusqu'à sa mort, un journaliste de génie.

En 1869, quand l'écrivain avait 23 ans, il est parti en Orient avec un ami, sous prétexte d'assister à l'ouverture du Canal de Suez. Ils ont voyagé en Egypte et en Palestine pendant deux mois. A cette époque, du reste, l'orientalisme de facture française battait son plein, grâce à l'influence de Chateaubriand, Gautier et Flaubert. La fascination de l'Orient mythique a laissé des marques saillantes dans ses œuvres de fiction: *O Mistério da Estrada de Sintra*, *A Relíquia*, *O Mandarin*, *A Correspondência de Fradique Mendes*, quelques légendes hagiographiques. Aussi dans le discours journalistique, bien entendu.

La Chine, en particulier, est une présence constante dans toute son œuvre: à Havana, à Cuba, quand il y était consul, il s'est intéressé aux droits des immigrants chinois et a activement lutté pour eux, ils arrivaient par centaines de milliers. Il ne connaissait cependant la Chine que par l'intermédiaire de l'expérience de deux de ses amis, Eduardo Prado et le comte d'Arnos. Ce dernier lui avait offert une très voyante « cabaia », une sorte de tunique traditionnelle chinoise, il s'est fait même photographe avec.

Tout un roman fantastique d'Eça se passe en Chine: *Le Mandarin*, où le Diable en personne intervient. Et Fradique Mendes, figure créée par l'auteur, son *alter-ego* et quasi-hétéronyme, grand voyageur, l'a visitée. Il a même fait une étude comparative entre le bouddhisme et le catholicisme. En somme: la Chine était, pour Eça, depuis longtemps, un intérêt personnel et un réservoir de fictions.

Du point de vue diachronique, le premier des 5 textes que je revisiterai ici est une chronique sans titre, publiée dans la *Gazeta de Notícias* de Rio de Janeiro en août 1893 et qui se réfère, surtout, à la fête nationale parisienne du 14 juillet de cette même année – une fête marquée, paraît-il, par la

« bouderie » du peuple contre le président Carnot. Cependant, un autre événement attire, selon l'auteur, l'attention de tous: une autre bouderie, celle-ci bien plus grave, entre la France et l'Angleterre, à cause de leurs intérêts respectifs et conflictuels, pour le riche royaume de Siam (l'actuelle Thaïlande). Le deuxième texte, daté de décembre de 1894, est intitulé: *Les Chinois et les Japonais*. Il surgit à propos de la guerre qui opposait la Chine et le Japon à cause de la Corée. La culture et le « tempérament » sagement menteur (ou fantaisiste) de la Chine et des Chinois sont encore mentionnés, de façon toute suggestive, dans un autre texte (le troisième que je citerai ici) et qui, à la fin de la même année de 1894, constitue le dernier article consacré par Eça aux fêtes parisiennes en l'honneur du Tsar – et dont les descriptions enthousiastes faites par la presse française retracent, selon lui, un portrait fort exagéré. Le motif de mon dernier texte de référence, *A propos de la doctrine Monroe et du Nativisme*, est explicite dès son titre: le nativisme était le nom de la théorie et de l'action pratique de la xénophobie, mis en marche par certains groupes d'opinion politique aux États Unis, au temps de cet article (mars 1896). Je m'appuierai, encore, sur un autre texte publié un peu plus tôt par Eça de Queirós dans le même journal brésilien, la *Gazeta de Notícias* – où le romancier, à propos du bombardement d'Alexandrie par les Anglais, trace, en un vif portrait, son idée de l'Europe.

Malgré tout leur intérêt littéraire, culturel et historique, ces textes ont, néanmoins, une particularité pragmatique et éditoriale bien plus intéressante. Produits pendant les dernières années de vie du grand romancier, ils ont été rédigés par un portugais qui est hors de son pays natal et qui, à partir de Paris, se dirige aux lecteurs sud-américains. Les images de la Corée, de la Chine, du Japon et du Siam n'y surgissent que parce ces pays sont, à ce moment particulier où Eça rédige ces chroniques, investis d'un intérêt circonstanciel par la presse et l'opinion publique européenne et française. En fait, dans ces cinq articles journalistiques, l'image de l'Orient et des Orientaux n'est pas le thème central. Cependant, cette image a une fonction stratégique et structurante: elle véhicule et symbolise un rapport complexe à l'Autre, compris ici dans sa complexité la plus frappante.

Je n'ai pas ici l'occasion d'approfondir la question de la réception et de l'impact de ces textes sur le public brésilien. Néanmoins, on peut dès maintenant observer que le partage des clichés peut établir un lien entre les Européens et les Brésiliens: entre eux, l'Orient est, en fin de compte, l'Autre en commun En fait, la rhétorique de l'image exotique de ces textes se développe selon deux enjeux fondamentaux, ceux de l'information et ceux de la formation de leur public. En effet, ces textes cherchent, avant tout, l'information divertissante du public brésilien - à laquelle s'ajoute, bien au

fond, son endoctrinement implicite. Tout d'abord, ce que l'on cherche, ce n'est pas la production de l'image de l'Orient, mais d'une image de l'Europe (une espèce de « L'Europe en bref », titre d'un autre texte et objectif explicite de la collaboration d'Eça de Queirós avec ce journal brésilien). Puis, en filigrane, est promue une réflexion sur le Brésil et son identification américaine. Et, tout discrètement, on parle enfin du Portugal, le trop petit pays périphérique, maître d'un empire trop grand et d'une Histoire trop glorieuse; le Portugal dont les moeurs, les vices et la nostalgie, amplifiés jusqu'à l'universalité, ont constitué les grands thèmes de notre auteur.

La dynamique et les repères de l'identification et de l'altérité sont, ici, particulièrement brouillés et médiatisés : la mémoire culturelle collective n'est pas exactement la même en Europe, au Portugal et au Brésil, ni les problèmes nationaux, ni le rapport de chaque pays avec sa propre identité. En travaillant sur le principe « ce que je pense que tu penses que je pense » (Watzlawick, 104-107), Eça le raffine et le modifie jusqu'à « ce que je veux que tu (toi, brésilien) penses que je (moi, européen et portugais) pense de l'Europe et de toi ». Maestro d'un orchestre de niveaux discursifs écartés, à partir du centre de l'Europe, ambigument à Paris comme s'il était à Lisboa, il parle aux brésiliens, comme s'il parlait aux portugais – ou, du moins, à quelques-uns de ces Portugais. Et il leur parle de l'Orient; même s'il leur parle, encore et toujours, de l'Europe.

En vérité, tous les composants classiques de l'image de l'Autre y sont vraiment doublés, *altérisés* et *exotisés*. C'est un discours doublement ou triplement exotique. D'abord, ce discours est exotique puisqu'il se réfère à des civilisations qui sont considérées de la sorte en Europe. Eça de Queirós se sert des clichés les plus repérables, les plus iconiques et voyants, surtout répétitifs, pour décrypter les stéréotypes idéologiques, plus obscurs et insidieux. L'image des Orientaux subit alors, chez Eça de Queirós dans ces textes publiés dans la *Gazeta de Notícias*, deux procédés basiques: celui de la reproduction caricaturale et la décodification d'un texte imagotypique, d'un cliché culturel programmé et totalement prévisible et celui de sa recodification, dans le cas des chinois et (à différents niveaux), des japonais, des siamois et des coréens. Mais l'image orientale, ainsi déconstruite et reconstruite, sert des enjeux beaucoup plus diversifiés et complexes.

C'est que ce discours est encore plus exotique parce que, à partir de l'Europe, il s'adresse à des non-européens, pour lesquels l'Europe est, en soi-même, un motif de fascination . . . exotique. Eça de Queirós, lui-même hors de son milieu national, affecte parfois une subtile tonalité condescendante, blasée, comme s'il disait: "L'Europe, ça vous intéresse, à vous, les brésiliens – mais pour moi, qui y suis, elle n'a vraiment aucun intérêt!"; cela convenait assez

justement à la très certaine jalousie brésilienne, si lointaine de Paris, capitale de la culture européenne. Puis le discours « exotique » d'Eça de Queirós défend des idées assez hétérodoxes – elles-mêmes impliquant, sûrement, un effet d'étrangeté Contre les stéréotypes de l'exotique, mais en se servant d'eux, Eça va effectivement mettre en cause les valeurs mêmes sur lesquelles ces images se sont bâties – et les dangers que leurs tromperies amènent.

Ces textes de Eça sur l'Orient constituent, donc, un réseau complexe de rapports médiatisés entre l'auteur européen qui parle (qui jouissait déjà d'un grand prestige au Brésil), la France où il vivait (qu'il présentait aux brésiliens surtout à travers sa lecture personnelle de la presse parisienne) et l'Autre, l'Orient – dont il parlait dans la mesure de son intérêt pour l'Europe et de la France, mais aussi de son intérêt individuel et de ce qu'il concevait comme les intérêts des brésiliens.

C'est vraiment d'un trans-exotisme dont on parlera ici. Reprenons donc, l'un après l'autre, chacun de ces différents facteurs ou niveaux d'exotisme, présents dans ce discours. Tout d'abord, ce discours appartient à un premier niveau d'exotisme-il est explicitement exotique parce qu'il produit des représentations de l'Orient, aux images fortement colorées, contrastées, fondées et jusqu'à un certain point affiliées à celles des abondants récits de voyages en vogue un peu partout en Europe, des anecdotes, des impressions et de ses expériences personnelles ou de quelques-uns de ses amis. Il s'agit d'un discours parfaitement conscient de sa propre condition fictive, de son manque d'objectivité et de son insuffisance informative: « racontée de cette façon (qui est la façon officielle à Paris), la lutte entre la Chine et le Japon semble une intrigue allégorique . . . elle a l'intérêt amusant d'une pantomime militaire, passée dans une région de fantaisie » (Queirós 528).

Effectivement, Eça ni se trompe ni trompe ses lecteurs; il assume, dès le début, l'intérêt garanti du public brésilien pour l'actualité parisienne: le motif oriental ne surgit que dans l'exacte mesure de son intérêt à l'intérieur de l'univers centralement européen (ou, mieux encore, parisien). Et l'écrivain est parfaitement conscient du coefficient de distorsion des termes constitutifs du cliché exotique – qu'il augmente, pour le dénoncer.

Quoi qu'il en soit, cela vaut bien la peine de connaître un peu l'image du beau, très riche, du royaume de Siam jamais colonisé. La France et l'Angleterre le désirent, ce royaume lointain, doux, terriblement riche, languide, dont le roi qui a un nom long de plus de cinquante lignes, s'habille, en même temps, comme un chinois et comme Louis XV, qui a 180 enfants de ses centaines d'épouses et qui règne paisiblement, depuis son fastueux palais, sur son large pays fortuné.

De la Corée, par contre, comme on l'a déjà vu, Eça ne donne qu'une assez brève image bien qu'elle soit impressive. Il place le patriarche coréen et ses immenses moustaches dans « une péninsule mélancolique aux rivages escarpés », dont le nom « gracieux, lumineux et frais de 'Royaume de la Sérénité Matinale' » contraste avec le caractère silencieux, reclus et isolé du pays, connu par ses voisins comme « Pays ermite » (Queirós 527). On pourra sans doute conclure que l'auteur n'évite guère, dans ses images de la Corée et du Siam, quelques-uns des procédés consacrés par la représentation exotique « sérieuse » (Pageaux 2000, 311); la « fragmentation pittoresque » (les vêtements hétéroclites du roi thaïlandais, les moustaches, le formidable chapeau du patriarche coréen); la « théâtralisation qui change l'autre en spectacle et l'inclut dans un décor » (l'âpreté des falaises coréennes, l'architecture exubérante du Siam); et même, dans le cas du Sion, l'allusion érotique. Cependant, le parcours de sa construction de l'image exotique est curieusement fait à rebours : il part du cliché (l'image hautement simplifiée et vraiment « graphique ») au stéréotype, et de celui-ci à l'isotopie. L'auteur reproduit la caricature, énonce le lieu-commun dans le but de les satiriser et d'en dégager le préjugé sous-jacent, mais aussi pour en retenir, quand-même, un *topos* unifiant: dans le cas de la Corée, la solitude, l'absence, le mystère, l'abandon; dans le cas du Sion, la douceur, la somptuosité un peu ridicule, la sensualité et la richesse.

Dans les cas de la Chine et du Japon, l'écrivain transgresse une autre règle, que Pageaux (2000, 311) considère centrale dans la représentation orientale : celle de concevoir l'Orient comme l'inversion absolu des valeurs occidentales, comme un anti-Occident. Au contraire, chez Eça, le Japon et la Chine sont explicitement identifiés à deux pays européens. Les conflits traditionnels et l'hostilité qui opposent les deux pays sont comparés à ceux qui existent entre la France et l'Angleterre: une rivalité de deux nations dont le degré identique de développement et l'émulation intellectuelle et commerciale les font, chacune à leur tour, aspirer au rôle de protagoniste et à la domination sur la scène internationale. L'un des pays – la Chine, comme l'Angleterre – est, pour l'auteur, grave et pratique; l'autre – le Japon, ainsi que la France – est léger, gai et fantaisiste. Mais le Japon gagne à la Chine parce qu'il jouit d'un degré plus avancé dans son développement matériel et de son occidentalisation récente ; ces facteurs, bien rapides et précoces, auraient rendu le Japon, à la fin du XIX^e siècle, un pays totalement transformé et modernisé (et l'auteur ne va pas sans le regretter) (Queirós 536-38).

La Chine est, cependant, chez Eça, un cas tout particulier parmi les peuples orientaux. D'abord, parce que l'auteur a, sur ce peuple, des

connaissances qui lui permettent de faire contraster ses propres idées avec les idées reçues et les lieux communs européens. Écoutons-le: «Pour l'Européen, le Chinois est encore un raton jaune, aux yeux obliques, aux longues barbiches, aux longs ongles, très démodé, très puéril, plein d'idées têtues, qui exhale une odeur de sandale et d'opium, qui mange vertigineusement des montagnes de riz à l'aide de deux petits bâtons et passe sa vie parmi des lanternes en papier de riz, en faisant des salamalecs » (Queirós 529).

Notre auteur connaît assez intimement le peuple chinois, qui lui inspire un intérêt, une compassion et une admiration fort profonds. A propos de la sagesse chinoise, il raconte, dans un autre texte publié dans ce même journal, une petite anecdote, qui donne un peu la mesure de sa propre verve fantaisiste, hyperbolique, un peu théâtrale. Quand il vivait à La Havana, son chef de cuisine, un chinois respectable, lui a raconté, un jour, très agité, qu'il avait tué, tout seul, un énorme serpent – qu'on a finalement découvert et qui était tout petit, pas du tout le monstre décrit par le vaillant chef. Interrogé sur cette ignoble exagération, l'homme a répondu qu'il avait eu le besoin d'embellir un peu l'histoire, pour gagner un peu plus de confiance ; qu'il ne s'agissait pas d'exagération ; et que, par contre, ce serait vraiment une exagération si, par exemple, il avait dit que le serpent avait quatre pattes ! (Personnellement, je lis dans cette petite histoire une espèce de justification pour les détails surprenants et à grand effet que le romancier introduisait lui-même parfois dans ses propres histoires).

Cependant, ici, dans ces textes, Eça de Queirós décrit, d'un ton respectueux et enthousiaste, l'intelligence, la discrétion, le labeur, la persistance, la ténacité, la sobriété et la force de résistance du peuple chinois (Queirós 531). Il exalte la profondeur et l'ancienneté de sa culture millénaire et conclut : si les Chinois arrivent à acquérir le talent industriel, ils seront imbattables, puisqu'à leur supériorité intellectuelle, ils allieront la supériorité mécanique et militaire (536-40).

Ce discours a un deuxième niveau d'exotisme. En fait, les textes de Eça cherchent peut-être moins à cerner un caractère national, une psychologie des peuples regardés, qu'à approcher les domaines, beaucoup plus vastes, de l'appartenance culturelle, de la communication interculturelle, de l'idéologie et de l'étiq. Par le biais de la France et de ses rapports avec l'Orient, qu'il présente aux brésiliens, il condamne tant le colonialisme européen que le nativisme, la soi-disant doctrine Monroe – celle qui proclamait « L'Amérique pour les américains ! ». En le faisant, Eça critique la xénophobie et, implicitement, les États-Unis (585-611). Il arrive même, pour défendre le Brésil (nation multiculturelle), à exhorter les lecteurs

sud-américains à ne pas se soumettre à une espèce de futur colonialisme américain mais, en compensation, à accepter volontiers une peu probable mais heureuse conversion au bouddhisme !

Le deuxième niveau d'exotisme de ces textes, leur plan le plus large, le plus grave et le plus important, réside donc dans leur caractère vivement politique, idéologique, qui nous surprend encore par sa fraîcheur et son actualité – cent dix ans passées sur leur publication. J'identifierai ici, sans grands commentaires, quelques-unes de ces opinions sur l'Europe (Queirós 209-10):

Ne parlons plus d'Europe. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'Europe, au sens diplomatique du mot. Il n'y a aujourd'hui qu'une grande forêt de pins d'Azambuja, où guettent des vagabonds couverts de fer, qui se haïssent les uns les autres, tremblent des uns des autres, et qui, par un accord tacite, permettent que chacun à son tour avance et attaque un pauvre diable qui végète ou travaille dans son coin.

Par contre, Eça de Queirós (534) valorise la culture orientale, surtout chinoise – en détachant la réversibilité de tout sentiment de dépaysement et d'exotisme (en rappelant que, pour les yeux chinois, l'Europe, ses types humains, poilus et grotesques, sa violence et sa non-courtoisie sont, à leur tour, bien exotiques et désagréables). L'auteur condamne ouvertement, violemment le colonialisme, qu'il synthétise avec sarcasme (369):

L'animal inconscient a été mis sur terre pour nourrir l'animal pensant – à cet effet, du bœuf, on en fait des biftecks. Les pays orientaux ont été faits pour enrichir les pays occidentaux – donc on en fait de bonnes et de riches colonies. Je suis civilisé, tu es barbare – donc, passe-moi ton or et travaille pour moi. Toute la question est dans la bonne définition de ce qui est « être civilisé ». [. . .] Tu n'as pas de canons, de navires cuirassés ? Tu es donc barbare, tu es vassal pour moi et je vais sur toi ! Et ça, mon Dieu, c'est le droit international.

Entre le colonialisme anglais et le colonialisme français – Eça satirise surtout le français: c'est que, selon lui, les anglais, du moins, envoient des hommes, colonisent, cultivent, en un mot, explorent vraiment la nouvelle terre anglaise. Les français, au contraire, font des conquêtes et des colonies – pour exporter leurs bureaucrates (372-73)!

Héritier de Taine et de Gautier, il dépasse donc, quand il réélabore l'image des chinois, les fameux déterminismes de la race, du *milieu* et du

moment – pour projeter un raisonnement prospectif, dont chacun de nous, de nos jours, peut évaluer la portée clairvoyante (541): «Mais il viendra, l'homme jaunâtre ! Il viendra très humblement, très pacifiquement, son sac au dos. Il viendra, pas pour assoler, mais pour travailler. Et c'est cette invasion dangereuse pour notre vieux monde, l'invasion sourde et fourmillante du travailleur chinois.». Un peu plus loin (545), Eça de Queirós conclut:

C'est cette invasion qu'il faut redouter – pas celle tumultuaire, à la mode des vandales. Elle aura même comme complice et instigateur l'intérêt du capitalisme, tenté par l'énorme foule d'ouvriers dociles et facilement satisfaits que la Chine lui remettra chaque année. Il y aura en Europe un conflit de races – et tout le Brésil, s'il est envahi par les chinois (d'ici dix ans, São Paulo et Rio auront de vastes quartiers chinois), deviendra, en vingt ans, une nouvelle Chine !

Ce ne sera, du reste, nullement préjudiciel, raisonne Eça de Queirós – car l'influence du bouddhisme pourra peut-être enfin faire infiltrer dans le pays des principes salutaires de la doctrine parfaite: celle de l'amour de la discipline, du respect, de la tolérance, de l'ordre et de la paix laborieuse (546).

La problématique et l'ambigüité de l'altérité sont ainsi poussées par Eça de Queirós à leur degré maximum de subtilité et de complexité, selon des modèles d'acceptabilité pragmatique du discours journalistique de la fin du XIX^e siècle. Eça utilise la fameuse « attraction pour le lointain » (Pageaux 2000) pour développer, en partant du cliché imagotypique, un discours complexement exotique – et du même coup susciter, comme nous dit D.-H. Pageaux, « la réaction, la lecture active d'un public comme pris à témoin devant le spectacle de la représentation » (Pageaux 1995, 86).

Chez Eça, l'image de l'Autre – de l'Orient – n'est pas seulement la prise de conscience d'un «Je» par rapport à l'Autre, d'un «Ici» par rapport à un «Ailleurs» (Pageaux 1981, 170). L'éclosion de l'image de l'Orient est bien, chez lui, le symptôme et le résumé d'un réseau d'écartements matériels et subjectifs, de stratégies textuelles et pragmatiques, de procédés fictionnels et d'étrangeté personnelle. Chez notre auteur, l'image de l'Autre sert un but ironique et fictionnel – en fin de compte, plus diégétique que mimétique (Hoenselaars 15). En effet, dans ces textes, il y a une conscience aigüe des implications vertigineuses et spéculaires de la construction d'une image stéréotypique de l'Autre, hypermédiatisée dans ces textes.

Récapitulons. Ici, l'image de l'Orient accomplit simultanément les

fonctions suivantes: celle de créer un effet supplémentaire d'étrangeté pittoresque; celle de servir de moyen pour la critique subtile des clichés culturels et, implicitement, de la culture française, productrice principale de ces clichés (une critique peut-être bien reçue par les lecteurs sud-américains, éloignés du grand centre européen); celle de permettre le traitement des questions bien plus graves, comme celles du colonialisme, de l'ethnocentrisme, de la doctrine nativiste . . . et, enfin, l'éloge discret, nostalgique, de l'enracinement portugais, dans sa ruralité patriarcale et profonde (Queirós 605).

Ces textes évitent donc les pièges de l'essentialisme ethnique par les ruses de la communication ironique et de la médiatisation de l'imaginaire social. Chez Eça de Queirós, l'image exotique de l'Orient est vraiment un *trope* (Leersen, 28), c'est-à-dire, une figure au service d'une argumentation d'une portée plus ample. L'accentuation caricaturale de l'Altérité dans les textes d'Eça cache enfin une réelle *philia* envers l'Autre.

Les textes d'Eça exhibent certes le stéréotype, amplifié et banalisé par les instances littéraires et journalistiques qui le perpétuent et le topicalisent et que l'ironiste, lui, accentue et manipule. Mais le but du romancier surpasse ces « unquestioned fundamental[s] » (Leersen 18) de la caractériologie nationale, ces taxonomies sur les caractères nationaux et cet arsenal exotique de son temps – dont il parle, d'ailleurs, en des termes déjà caricaturaux et ironiques. Dorénavant ce ne sera plus « L'étranger tel qu'on le voit », mais plutôt « L'étranger tel que les autres (pas moi) le voient ». C'est avant tout une stratégie textuelle dont il s'agit, une stratégie trans-exotique, une pratique discursive au service d'un sous-texte éthique et pragmatique.

Situé au centre d'un carrefour communicatif, intermédiaire et manipulateur habile des stéréotypes de l'Autre et des banals « esprits du lieu », Eça de Queirós est particulièrement attentif aux divers types de programmation mentale qu'ils engendrent. Subtil et intentionnel, il équilibre stratégiquement la satisfaction des désirs du public et son propre *agenda* idéologique et pédagogique.

L'auteur joue sur le dépaysement et le détachement de soi. Il est lui-même une sorte de dépaycé, par métier, par choix et par condition. Le dépaysement est sa circonstance personnelle et elle lui confère une espèce d'exotisme constitutif. Maître de la manipulation subtile et astucieuse de l'imagerie culturelle et de la communication oblique (Hamon), le « Moi » de l'auteur est une entité constamment pluralisée et voilée; la subjectivité de l'auteur constitue elle-même, en fait, un agrégé d'identifications et d'identités: entre autres, celles de l'écrivain européen célèbre, de l'écrivain portugais hors de son pays, du diplomate protecteur des travailleurs chinois

à Cuba, du portugais ami du Brésil.

Ses images de l'Orient ne sont évidemment que des *images*; mais par leur iconicité frappante elles pourraient appartenir à ce type d'images dont parle Octavio Paz (113): « L'image transforme l'homme et le convertit en image, c'est-à-dire, en un espace où les contraires se confondent. Et l'homme, dépaycé depuis sa naissance, se réconcilie avec soi-même quand il se fait image, quand *il se fait autre*. ».

University of Évora, Portugal

Références

- Hamon, Philippe (1996). *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*. Paris: Hachette.
- Hoenselaars, A. J. (1992). *Images of Englishmen and Foreigners in the Drama of Shakespeare and His Contemporaries: A Study of Stage Characters and National Identity in English Renaissance Drama, 1558-1642*. Rutherford: Fairleigh Dickinson University Press.
- Vacher, Isabelle (2008). *Le regard fasciné d'écrivains français sur l'Allemagne (XIXe et XXe siècles)*. Université de Passau: Pdf. [Aussi disponible en ligne: www.opus-bayern.de/uni-passau/volltexte/2008/.../Vacher_Isabelle.pdf].
- Leersen, Joep (2007). « Imagology : History and method ». In Beller, Manfred et Leersen, Joep, eds. *Imagology. The cultural construction and literary representation of national characters*. Amsterdam et New York: Rodopi.
- Pageaux, Daniel-Henri (1981). « Une perspective d'études en littérature comparée: L'imagerie culturelle ». *Synthesis* nr. VIII 1981. Bucarest: Edituria Academia republici romania.
- _____ (1995). « Littérature Générale et Comparée et Imaginaire ». *Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada* n° 9.
- _____ (2000). « O Orientalismo Literário ». In Bersani, Jacques et alii. *O Grande Atlas das Literaturas Encyclopaedia Universalis*. Lisboa: Página.
- Paz, Octavio (2003) [1972]. *El arco y la lira. El poema, la revelación poética, poesía e historia* (3^a ed.). México: Fondo de Cultura Económica.
- Queirós, Eça de (2002) [1880-1897]. *Textos de Imprensa IV (da Gazeta de Notícias)*. Miné, Elza et Cavalcante, Neuma, eds. Lisboa: Imprensa Nacional – Casa da Moeda.
- Watzlawick, Paul (1978) [1976]. *La réalité de la réalité*. Paris: Seuil (Points).